

La pauvreté dans l'Angleterre anglo-saxonne (VI^e-XI^e siècles) : les outils du chercheur

Marie-Françoise ALAMICHEL

Université Paris-Est

Résumé : La pauvreté fut permanente au long du Moyen Âge. Pourtant, elle n'est pas facile à étudier : manque de données statistiques, invisibilité des pauvres dans les actes de la pratique courante, approche morale des hommes du Moyen Âge. Les chercheurs sont donc globalement démunis pour mener à bien leurs travaux. La situation s'éclaircit toutefois un peu avec la fin du Moyen Âge où l'on constate l'apparition d'une certaine prise de conscience des contemporains.

Est-il possible d'étudier les pauvres de l'Angleterre d'avant la Conquête ? Les études actuelles sur la pauvreté en Angleterre concernent principalement la toute fin du Moyen Âge. Le présent article cherche à faire le point sur les outils à la disposition des chercheurs pour l'étude de la pauvreté de l'Angleterre anglo-saxonne. Sont ainsi passés en revue textes littéraires, codes de lois et traités juridiques, chartes, lettres, contrats, testaments, chroniques ainsi que sermons et autres textes religieux. Force est de constater que la misère, si elle est une réalité évidente bien que peu représentée, n'est pas alors un problème social.

Mots clé : Angleterre anglo-saxonne, Moyen Âge, pauvreté, sources primaires actes de la pratique, littérature profane et religieuse).

Le plus grand spécialiste de l'histoire de la pauvreté au Moyen Âge reste Michel Mollat dont les travaux datent pourtant des années 1960 et 1970. Jean Jolivet rappelle que l'historien a, dans la préface de ses *Études sur l'histoire de la pauvreté*¹, fait part de « la difficulté de donner des chiffres, qu'il s'agisse de déterminer la quantité de pauvres qui vivaient en un temps et un lieu donnés ou de fixer le seuil de la pauvreté en fonction des ressources »². Dans son introduction à sa magistrale étude, *Les Pauvres au Moyen Âge, étude sociale*, le même Michel Mollat indique cependant que « considérée en son acception usuelle de dénuement, la pauvreté fut permanente au long du Moyen Âge. Jamais on ne songea à la supprimer »³. C'est la raison pour laquelle, la quatrième de couverture de son ouvrage prévient le lecteur que « ce livre tente, sur une longue période, du V^e au XV^e siècle, de retrouver la trace d'êtres sans archives et souvent sans visage. [...] Dans le contexte général de précarité qui caractérise l'économie jusqu'au XI^e siècle, les contours de la pauvreté restent flous et ses catégories multiples et fluctuantes ». Jean-Louis Goglin faisait à la même époque une constatation semblable :

En ce temps-là, le pauvre est plus un humilié, un faible qu'un démuné ; au fond, presque tout le monde est pauvre matériellement. Les différences de niveau de vie ne sont peut-être pas tellement extravagantes entre les diverses strates sociales. Pour la grande masse, il y a davantage « pauvreté de pouvoir » qu'absence de biens. Seuls les puissants connaissent la richesse et la liberté, celle de commander, ce qui ne signifie pas nécessairement que les paysans ont conscience de leur situation. Entre l'an mille et le

¹ Michel Mollat, *Études sur l'histoire de la pauvreté (Moyen Âge-XVI^e siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1974, 2 vols.

² Jean Jolivet, *Revue de l'histoire des religions*, 1976, n° 190-192, p. 210.

³ Michel Mollat, *Les Pauvres au Moyen Âge, étude sociale*, Paris, Hachette, 1978, p. 9.

milieu du XIII^e siècle, le terme de pauvre ne se trouve guère dans les textes : les polyptiques, les censiers ou les coutumiers l'ignorent quasiment.

[...] Faut-il donc écarter la notion de pauvreté comme phénomène économique aux XI^e-XII^e siècles ? En fait, il faut toujours avoir en esprit la relativité de la notion de pauvreté⁴ : on est pauvre par rapport à quelqu'un ou à quelque chose. [...] Les pauvres et les malades existent, c'est une chose normale, et l'on n'y peut rien, pense-t-on alors.⁵

Depuis, les difficultés pour étudier la pauvreté à l'époque médiévale n'ont pas changé : manque de données statistiques, invisibilité des pauvres dans les actes de la pratique courante, approche morale des hommes du Moyen Âge pour qui le pauvre offre matière à méfiance (ceux que l'économie ou la société repoussent en dehors ne peuvent qu'être des esprits mauvais et paresseux) ou, au contraire, est posé en modèle lorsqu'il devient l'un des *pauperes christi* (expression qui désigne ceux qui connaissent une pauvreté volontaire : moines, ordres mendiants). En 2002, Pierre Boglioni, Robert Delort et Claude Gauvard soulignaient :

L'historiographie est plutôt portée à traiter des élites ou des marginaux que des catégories sociales ordinaires, mais inférieures, qui constituent le peuple. Du même coup, celles-ci sont étudiées de façon partielle ou fragmentaire. En effet, le discours historique acquiert mal son autonomie à leur égard, tant il est imprégné par l'image que véhiculent des sources médiévales écrites par et pour les clercs, les nobles et les bourgeois. Or, cette image est dévalorisante et globale, tout simplement parce que les élites ont peur du groupe, voire de la foule que constitue le peuple. Et, de nos jours, les historiens ne parviennent pas toujours à se défaire de ces jugements de valeur. [...] des critères efficaces manquent pour comprendre les clivages sociaux de l'époque médiévale.⁶

Et Robert Fossier indiquait que les chercheurs sont globalement démunis pour mener à bien leurs travaux : « nous savons un certain nombre de choses sur la condition juridique du “petit peuple” et sur la hiérarchie sociale qui l'encadre ; le butin est déjà plus médiocre sur les niveaux économiques, franchement mauvais sur la vie quotidienne et nul sur ce que pensent, croient ou disent ces gens »⁷. La situation s'éclaircit un peu avec la fin du Moyen Âge où l'on constate l'apparition d'une certaine prise de conscience des contemporains car, pour reprendre les termes de Daniel Le Blévec, jusqu'au milieu du XIV^e siècle « la misère n'est pas encore un problème social »⁸. C'est que la mentalité médiévale a lentement évolué : à partir du XII^e siècle on s'est penché sur l'individu, on a découvert l'intériorité, le moi et l'autre. L'essor du mouvement universitaire a également permis à de nombreux penseurs (Albert Le Grand, Thomas d'Aquin, Duns Scot, etc.) de réfléchir aux rouages de la vie sociale même s'il n'est pas possible de parler de

⁴ Parmi les historiens travaillant sur la pauvreté, on peut citer Paul Slack qui fait remarquer « the obvious fact that poverty is a relative and not an absolute concept. Perceptions of it change as assumptions about what is an adequate standard of living change. Hence there can be no universally applicable measure of poverty which is unadulterated by changing social expectations ». Paul Slack, *Poverty and Policy in Tudor and Stuart England*, Londres, Longman, 1988, p. 2.

⁵ Jean-Louis Goglin, *Les Misérables dans l'occident médiéval*, Paris, Éditions du Seuil, 1976, p. 53-54.

⁶ Pierre Boglioni, Robert Delort, Claude Gauvard, *Le Petit peuple dans l'occident médiéval*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2002, p. 7.

⁷ Robert Fossier, « Le petit peuple au Moyen Âge : approche et questions », *Ibid.*, p. 12.

⁸ Daniel Le Blévec, « La Part du pauvre. L'assistance dans les pays du Bas-Rhône du XII^e siècle au milieu du XV^e siècle », *Médiévales*, 44 | 2003, 215-218, Rome, École Française de Rome (Collection de l'École Française de Rome, n° 265), 2000, p. 59. Voir aussi C. Dyer, « Poverty and its relief in late Medieval England », *Past & Present*, 2012, n° 216 (1), p. 41-78.

véritable théorie philosophique⁹. La réapparition des villes, à partir du XII^e siècle, a introduit de nouvelles classes sociales dont celle des bourgeois mais aussi celle des prolétaires – main d’œuvre déracinée et sans qualification – et celle des exclus. Mentionnons les difficultés économiques de l’épouvantable XIV^e siècle (guerre de Cent Ans, grande famine de 1315-1317, peste noire de 1349, révolte des paysans en 1381) qui jouèrent visiblement le rôle de révélateur. Il devenait désormais difficile de maintenir l’image d’une société harmonieuse voulue par Dieu. Les textes littéraires du XIV^e siècle, *Piers Plowman* de William Langland en tête, permettent ainsi un premier aperçu sur les pauvres et leurs conditions de vie. On ne sera donc pas surpris de constater que la très grande majorité des études actuelles sur la pauvreté en Angleterre concerne la toute fin du Moyen Âge et se poursuit en général avec l’époque moderne. Ainsi en est-il des ouvrages récents de Marjorie Keniston McIntosh (*Poor relief in England, 1350-1600*) ou d’Anne Scott et Cynthia Kosso (*Poverty and Prosperity in the Middle Ages and Renaissance*)¹⁰. Dans ces conditions, faire un tableau de la pauvreté dans l’Angleterre anglo-saxonne n’est pas aisé. Nous allons tenter de recenser les quelques documents qui abordent la question et qui permettent d’entrevoir – rapidement, de loin ou de biais – la situation de cette humanité souffrante.

La réalité de la pauvreté dans l’Angleterre anglo-saxonne

Les sources primaires à la disposition des chercheurs qui se lancent dans une étude de la pauvreté de l’Angleterre des VI^e-XI^e siècles ne sont pas bien nombreuses. La pauvreté, voire la misère, était pourtant une réalité de l’Angleterre anglo-saxonne. La *Chronique anglo-saxonne* (« éditée » pour la première fois en 891 et poursuivie jusqu’en 1154) mentionne des famines en 975, 1005 (« Her on þyssum geara wæs se mycla hungor geaon Angelcynn swilce nan man ær ne gemunde swa grimne ») [ce fut l’année de la grande famine à travers toute l’Angleterre, la plus terrible de mémoire de vivants]¹¹, 1042, 1044 (« 7 on ðisum gere wæs swyðe mycel hunger ofer eall Englaland, 7 corn swa dyre swa nan man ær ne gemunde swa þæt se sester hwætes eode to .lx. peninga & eac furðor ») [cette année-là, il y eut une très grande famine dans toute l’Angleterre, personne ne se souvenait du prix du blé si élevé. Le sester de blé atteint le prix 60 pence et même plus] et en 1082. Malheureusement, comme on peut le constater, aucun détail précis n’est donné. La période fut marquée par une grande instabilité, notamment avec les invasions des Vikings à partir de la fin du VIII^e siècle qui entraînèrent violence et appauvrissement. La *Chronique anglo-saxonne* rapporte les raids constants des « Danois », les massacres, les pillages des monastères et des villes, les lourds tributs à payer. La Vie du roi Alfred, par son précepteur Asser, passe longuement en revue les dévastations des armées vikings¹² et Wulfstan, archevêque de York, a décrit les ravages des Vikings dans son célèbre « Sermon aux Anglais » [*Sermo Lupi ad Anglos*] :

Wydewan syndan wide fornydde on unriht to ceorle & to mænege foryrnde, and gehynede swyþe & earne men syndan sare beswicene & hreowlice besyrwde, & ut of

⁹ Voir la thèse de Robert Braid, « Peste, prolétaire et politiques : la législation du travail et les politiques économiques en Angleterre aux XIII^e et XIV^e siècles. Concepts, réalités et contexte européen », soutenue le 17 novembre 2008 à l’Université Paris Diderot.

¹⁰ Marjorie Keniston McIntosh, *Poor Relief in England, 1350-1600*, Cambridge University Press, 2012; Anne Scott, Cynthia Kosso, *Poverty and Prosperity in the Middle Ages and Renaissance*, Turnhout, Brepols, 2012.

¹¹ *The Anglo-Saxon Chronicle: An Electronic Edition* (vol. 5). Manuscript E: Bodleian MS Laud 636. <http://asc.jebbo.co.uk/e/e-L.html>. Notre traduction.

¹² <http://www.thelatinlibrary.com/asserius.html>

Voir aussi Simon Keynes, Michael Lapidge, eds., *Alfred the Great, Asser's Life of King Alfred and Other Contemporary Sources*, Harmondsworth, Penguin Books, 1983.

bysan earde wide gesealde swyþe unforworhte fremdun to gesealde, & cradolcild geþeowede þurh wælhreowe unlaga, forlytelre þyþþe wide gynd þas þeode. & freorihht fornumene & þrælrhht genyrwde & ælmæsriht gewanode. [...] Hie hergiad and heawad, bændað and bismriað, ripað ond reafiað and to scipe læda.

[On force les veuves à se marier iniquement, beaucoup d'entre elles sont réduites à la pauvreté; des hommes pauvres, et entièrement innocents, sont tristement trompés, cruellement spoliés. Ils sont vendus et, loin de ce pays, deviennent la propriété d'étrangers. Par cruelle injustice, des enfants encore au berceau sont asservis pour avoir commis quelque larcin et ce, partout dans ce pays. Les droits des hommes libres sont retirés, les droits des esclaves restreints et le droit à la charité diminué. [...] Ils dévastent et démolissent, violent honneur et liberté, pillent et rapinent et embarquent (le butin)]¹³.

On pourrait espérer obtenir davantage de précisions avec les codes de lois anglo-saxonnes¹⁴. Or, ceux-ci ne donnent pas de détails sur les conditions de vie, sur les degrés de pauvreté des plus humbles et se contentent de souligner la hiérarchie de la société : aux hommes libres s'opposent les esclaves, ces derniers étant eux-mêmes répartis entre plusieurs classes :

Gif man wið cyninges mægdenman geligeþ, L scillinga gebete.

Gif hio grindende þeowa sio, XXV scillinga gebete.

Sio þridde, XII scillingas.

[Si quelqu'un abuse d'une esclave du roi, il devra payer 50 shillings comme compensation.

Si c'est une serve qui moult du grain, il paiera une compensation de 25 shillings.

Si c'est une esclave de troisième catégorie, 12 shillings]¹⁵.

Le même méfait vis-à-vis des servantes ou des esclaves d'un homme libre coûtait moins cher car ce qui importait n'était pas ce que la femme avait subi mais le préjudice du propriétaire :

Gif wið ceorles birelan man geligeþ, VI scillingum gebete.

Aet þære oþere ðeowan, L scætta.

Aet þære þriddan, XXX scætta.

[Si quelqu'un abuse d'une servante d'un homme libre, il devra payer 6 shillings comme compensation.

S'il s'agit d'une esclave de deuxième rang, 50 *sceattas*.

Et si c'est une esclave de troisième catégorie, 30 *sceattas*]¹⁶.

Les chartes, lettres et autres testaments de l'époque anglo-saxonne ne sont pas d'une utilité plus grande car ils ne concernent que la haute aristocratie ou les prélats¹⁷. Nombre de chartes – il en subsiste plus de 1600 – sont des donations entre grands des royaumes ou, encore plus couramment, entre seigneurs et maisons religieuses. Mais on trouve aussi un certain nombre de

¹³ Dorothy Bethurum, éd., *The Homilies of Wulfstan*, Oxford, Clarendon Press, 1957. Notre traduction.

¹⁴ Les codes de lois anglo-saxons ont la particularité d'avoir été rédigés en vieil anglais et non en latin. Le premier de ces codes fut celui du roi Aethelberht (580 ?-616) puis suivirent les lois des rois du Kent Hlothhere (673-685), Eadric (685-686) et Wihtrud (694-725), celles du roi Ine du Wessex (688-728), d'Alfred (871-899), d'Edward l'Ancien (899-924), d'Aethelstan (924-939), d'Edmund (939-946), d'Edgar (959-975), d'Aethelred (978-1016) et de Cnut (1016-1035).

¹⁵ Felix Liebermann, éd., *Die Gesetze der Angelsachsen*, Halle, 1903-1916), vol. 1, p. 3-8. <http://www.earlyenglishlaws.ac.uk/>. Code de loi du roi Æthelbert de Kent (565-616), § 16. Notre traduction.

¹⁶ *Ibid.* § 21. Notre traduction.

¹⁷ Dorothy Whitelock, *English Historical Documents c. 500-1042*, Londres, Eyre & Spottiswoode, 1955.

contrats comme cet accord de mariage scellé devant le roi Cnut (1016-1035) entre Godwine et Brihtric dont il allait épouser la fille. Le fiancé offrait à la jeune fille de l'or, des terres « 7 þærto þrittig oxna, 7 twentig cuna, 7 tyn hors 7 tyn ðeowmen » [et, en plus, trente bœufs, vingt vaches, dix chevaux et dix esclaves]¹⁸. La mention des dix esclaves est intéressante car on pourrait penser, à première vue, que ces êtres devaient figurer parmi les plus pauvres de la société¹⁹. On constatera que dans ce contrat de mariage, les esclaves arrivent en dernier dans la liste, qu'ils sont clairement considérés comme des objets, des biens marchands. Les esclaves furent une des réalités de l'Angleterre anglo-saxonne du début à la fin de son histoire : tous les codes de lois les mentionnent explicitement²⁰ et le *Domesday Book*²¹ (1086) permet de calculer qu'ils représentaient, à la fin du XI^e siècle, environ 10% de la population. Le contrat ne nous dit rien sur le traitement qu'ils recevaient. On découvre quelques précisions dans le traité connu sous le nom de *Rectitudines Singularum Personarum* écrit en vieil-anglais au cours du XI^e siècle puis traduit en latin au siècle suivant et inclus dans un recueil de documents juridiques, le *Quadripartibus*²². Ce texte définit les droits et devoirs de chacun sur une seigneurie. Voici ce que l'on trouve au sujet des esclaves :

[8] Be manna metsunge. Anan esne gebyreð to metsunge xii pund godes cornes 7 ii scipaeteras 7 i god metecu wuduraeden be landside.

[9] Be wifmonna metsunge. ðeowan wifmen viii pund cornes to mete i sceap oððe iii paenig to wintersufle i syster beana to laengtensufle hwaieg on sumera oððe i paenig.

[9, 1] eallum aehtemannum gebyreð midwintres feorm 7 eastorfeorm sulhaecer 7 haerfesthandful toecan heora nydrihte.

[(8) Au sujet des subsistances des hommes. Un serviteur doit recevoir comme subsistances : 12 livres de bons grains, les carcasses de 2 moutons, 1 bonne vache pour la nourriture ainsi que le droit de couper du bois selon la coutume du domaine. (9) Au sujet des subsistances des femmes : une femme esclave recevra 8 livres de grains comme nourriture, 1 mouton ou 3 pence pour les provisions d'hiver, 1 *sester* d'haricots au printemps, du petit-lait en été ou 1 penny. (9, 1) On donnera des vivres à tous les serfs à Noël et à Pâques, un lopin de terre à labourer et une « brassée de la récolte » en supplément de leurs besoins]²³.

Les testaments de l'époque anglo-saxonne qui ont survécu²⁴ ont tous été dictés par de grands nobles qui étaient de riches propriétaires terriens. Ils nous permettent d'avoir un petit aperçu

¹⁸ A. J. Robertson, éd., *Anglo Saxon Charters*, Cambridge University Press, 1939, n° LXXVII, p. 151. Notre traduction.

¹⁹ David A. E. Pelteret, *Slavery in Early Medieval England*, Woodbridge, The Boydell Press, 1995.

²⁰ L'entrée 43 du code du roi Alfred (871-899) précise, par exemple, le nombre de jours de congés à octroyer aux hommes libres mais refusés aux « *þeowumm mannum* » [esclaves] et aux « *esne-wyrhtum* » [travailleurs serviles]. Voir aussi l'entrée 9 du code du roi Edward the Elder (899-924).

²¹ Ann Williams, G. H. Martin, éd., *Domesday Book. A Complete Translation*, Shoeburyness, Alecto Historical Editions, 1992 et Londres, Penguin Books, 2002.

²² Le texte vieil-anglais ne subsiste que dans un seul manuscrit (Corpus Christi College, Cambridge MS 383). Felix Liebermann, *Die Gesetze der Angelsachen*, Halle, Max Niemeyer, 1903, vol. 1, p. 444-453. On trouve l'édition récente de S. Jay Lemanski en ligne :

<http://etd.ohiolink.edu/send-pdf.cgi/Lemanski%20Stanley%20Jay.pdf?akron1124902442>.

²³ Le même document, ou la charte du roi Edward l'Ancien (899-924) au sujet du domaine de Hussebourn (Benjamin Thorpe, *Diplomatarium Anglicum Aevi Saxonici, A Collection of English Charters*, Londres, Macmillan, 1865, p. 144-145) détaille les très lourdes corvées et taxes (en argent et en nature) que devaient payer les hommes libres, les *ceorlas* (socialement les plus bas) étant particulièrement accablés.

²⁴ Dorothy Whitelock, éd. *Anglo-Saxon Wills*, Cambridge, Cambridge University Press, 1930.

supplémentaire des esclaves anglo-saxons. Le *Domesday Book* donne une image plus précise de ce en quoi consistaient les domaines mentionnés (même si ces derniers pouvaient être de superficies très variées) : en plus des terres agricoles, on trouvait des prés, bois, pâturages, moulins, églises, chevaux et bestiaux. Les testaments avaient pour but essentiel la transmission des terres (dons aux communautés religieuses ou aux membres de la famille) mais les testateurs n'oubliaient pas leurs autres biens : objets, bijoux et... esclaves. Une minorité des testaments de cette époque contiennent la mention de l'affranchissement d'un certain nombre d'êtres non libres²⁵. On constatera qu'ici aussi rien n'est détaillé des individus libérés²⁶ et que seul compte le salut de l'âme du testateur. Theodred, évêque de Londres durant la première moitié du X^e siècle, précise ainsi au sujet de quelques-uns de ses nombreux domaines :

And ic an þat lond at Luþinglond Offe mine sustres sune 7 his broðer 7 fre men þo men halue 7 at Mindham also for þe bisscopes soule. [...] 7 ic wille þat men nieme þat erfe þat at Hoxne stand þat ic þerto bigeten habbe & dele it man on to half into þe minstre 7 dele for mine soule. And fre men ðo men alle for mine soule. [...] And let men stonden at Fullenham so it nu stant buten hwe mine manne fre wille.

[Et je lègue les terres de Luthingland à Offa, le fils de ma sœur, et à son frère. Et que la moitié de mes hommes soient affranchis et aussi à Mendham pour l'âme de l'évêque. [...] Et je veux que le domaine qui se trouve à Hoxne et que j'ai acquis là soit divisé en deux, moitié pour le monastère et moitié pour mon âme. Et que tous les hommes deviennent libres pour mon âme. [...] Que tout reste à Fulham tel que c'est actuellement sauf si [les moines] veulent libérer mes gens]²⁷.

Les testaments laissés par des femmes contiennent plus couramment une mention d'affranchissement d'esclaves. La reine Aethelflæd (la seconde épouse du roi Edmund I) demanda : « 7 ic wille þat man frigæ hæalue mine men on elcum tune for mine sawlæ 7 þat man dele æal healf þat yrue þat ic hæbbæ on ælcum tune for mire sawle » [et je veux que la moitié de mes hommes, sur chacun de mes domaines, soient affranchis, pour mon âme, et que la moitié du bétail que je possède sur mes domaines soit distribuée pour mon âme]. Parmi les 39 testaments publiés par Dorothy Whitelock, les veuves qui ne vivaient pas à la cour mais dans leurs propres domaines donnent l'impression d'avoir été relativement proches de leurs serviteurs et esclaves. Si une de ces femmes, Wulfwaru, demanda que ses domaines soient donnés au monastère St Pierre de Bath ou à ses quatre enfants « mid mete 7 mid mannum 7 mid eallre tilde » [avec leur bétail, leurs hommes et toutes les récoltes], elle ajouta toutefois qu'elle souhaitait que, chaque année à Bath « ða ðe to minre are fon þat hi fedon twentig freat manna tyne be eastan 7 tyne be westan » [ses héritiers nourrissent vingt esclaves émancipés, dix de l'est et dix de l'ouest]²⁸. Elle légua, de plus, des biens à quatre serviteurs hommes dont elle donne le nom :

²⁵ Le plus célèbre étant celui du roi Alfred.

²⁶ Si ce n'est que l'on constate que certains êtres, initialement libres, pouvaient devenir esclaves après sanction judiciaire. En 902, par exemple, l'évêque Denewulf loue des terres à Beornwulf. Ce dernier apprend que les hommes non libres incluent « ðreo witepeowe men burbærde 7 ðreo ðeowberde ða me salde bisceop 7 þa hiwan to ryhtre æhta 7 hire team » [trois esclaves nés paysans libres et trois esclaves de naissance. L'évêque et le couvent me les donnèrent en pleine possession, tout comme leurs familles], Benjamin Thorpe, *op. cit.*, p. 152. Notre traduction.

Par ailleurs, le statut d'esclave se transmettait aux descendants : les chartes d'affranchissement indiquent que la liberté rendue – ou achetée par les esclaves – concerne l'homme, son épouse et ses enfants.

²⁷ Benjamin Thorpe, *op. cit.*, p. 513-515. Notre traduction.

²⁸ *Ibid.*, p. 530. Notre traduction.

And ic geann minum feower cnihtum Ælmære 7 Ælfwerde 7 Wulfrice 7 Wulfstane anes bendes on twentigum mancussum goldes. And ic gean eallum minum hiredwifmannum to gemanum anes godes wasteneres wel gerenodes.

[Et je lègue à mes quatre serviteurs Ælmær, Ælfweard, Wulfric et Wulfstan une chaîne de 20 *mancuses*²⁹ d'or. Et je donne à toutes les femmes de ma maisonnée, en commun, un coffre de valeur bien décoré.]³⁰

Une certaine Wynflæd semble avoir connu personnellement un grand nombre de ses esclaves : environ quarante d'entre eux (tous mentionnés par leurs noms) devinrent libres. Il s'agit clairement d'hommes initialement libres car Wynflæd précise : « 7 gif þær hwylc witeþeowman sy butan þyson þe hio geþeowede hio gelyfd̅ to hyre bearnon þat hi hine willon lyhtan for hyre saulle » [et s'il reste un homme condamné à l'esclavage qu'elle détint comme serf en dehors de ceux-là, elle compte sur ses enfants pour le libérer pour le bien de son âme]³¹. En revanche, les esclaves de naissance, moins chanceux, furent transmis à ses petits-enfants.

Les documents montrent, qu'en réalité, devenir esclave pouvait être un triste moyen d'échapper à la misère la plus noire et de s'assurer nourriture et logement. Un acte d'affranchissement copié dans le *Liber Vitae* de Durham³² explique clairement que, lors d'une famine, une certaine Geatfleda prit un groupe de personnes en tant qu'esclaves pour les empêcher de mourir de faim :

Geatfleda geaf freols for Godes lufa 7 for heora sawla þearfe þat is Ecceard smid 7 Ælstan 7 his wif 7 eall heora ofsprinc boren 7 unboren 7 Arcil 7 Cole 7 Ecerfd̅ Aldhunes dohter 7 ealle þa men þe heo nam heora heafod for hyra mete on þam yflum dagum.

[Geatfleda a donné sa liberté, pour l'amour de Dieu et pour le bien de son âme, à Ecceard, le forgeron, et à Ælstan et sa femme ainsi qu'à tous ses enfants, nés et à naître, à Arcil et Cole et Ecerth, la fille d'Aldhun, et à tous les hommes qu'elle ajouta à son cheptel³³ contre leur nourriture du temps des jours difficiles.]

Les documents soulignent également que la pauvreté pouvait toucher tout le monde. La plupart des monastères devinrent parmi les lieux les plus influents et les plus opulents de l'époque suite aux multiples donations des seigneurs. Les abbesses des premiers grands monastères (doubles), par exemple, étaient toutes de sang royal. La direction de ces maisons religieuses n'était cependant pas de tout repos et Eangyth³⁴ se confie à saint Boniface au VIII^e siècle – ce qui nous donne un aperçu des difficultés matérielles de ceux qui n'étaient pas les plus à plaindre :

Angit praeterea paupertas et penuria rerum temporalium et angustia cespitis ruris nostri; et infestatio regalis, quia accusamur apud eum ab his, nobis qui invident, ut quidam sapiens ait: "Fascinatio et invidia obscurat multa bona"; similiter servitium regis et reginae, episcopi et praefecti et potestatum et comitum;

[Nous sommes, de plus, écrasés par la pauvreté et le manque de bien temporels, par les maigres récoltes de nos champs et les demandes exorbitantes du roi fondées sur les

²⁹ Le *mancus* était une pièce de monnaie valant 30 deniers d'argent.

³⁰ Benjamin Thorpe, *op. cit.*, p. 530-531. Notre traduction.

³¹ *Ibid.*, p. 536. Notre traduction.

³² David et Lynda Rollason, eds., *Durham Liber vitae: London, British Library, MS Cotton Domitian A.VII: edition and digital facsimile with introduction, codicological, prosopographical and linguistic commentary, and indexes including the Biographical Register of Durham Cathedral Priory (1083–1539) by A. J. Piper*, Londres, British Library, 2007.

³³ Mot à mot « qu'elle prit comme tête [de bétail] ».

³⁴ Eangyth était visiblement l'abbesse d'un monastère double mais on ne sait pas duquel.

accusations de ceux qui nous envient; comme dit un certain homme sage: « la sorcellerie et l'envie noircissent de nombreuses bonnes choses ». Ainsi en va-t-il pour nos obligations envers le roi et la reine, l'évêque, le sénéchal, le baron et le comte.]³⁵

Plus d'un texte, enfin, chante la pauvreté recherchée, le dépouillement volontaire. Il ne s'agit cependant plus de documents historiques, d'actes de la pratique mais d'œuvres didactiques, de discours orientés. Penchons-nous maintenant sur la façon dont les Anglo-Saxons percevaient et parlaient de la pauvreté.

La pauvreté dans la littérature vieil-anglaise

Pour ce qui est de la littérature de divertissement, il nous faut admettre que les pauvres n'y ont strictement aucune place. Le genre littéraire vieil-anglais le plus répandu est celui de la poésie héroïque qui se focalise sur le monde des guerriers³⁶, ce qui exclut tous les êtres ordinaires et encore davantage les faibles! Un des très rares exemples se trouve dans le premier roman d'aventures en langue anglaise – *Apollonius of Tyre*³⁷ (roman en prose du premier quart du XI^e siècle) dans lequel le pauvre n'est autre que le héros lui-même, jeune roi de Tyr. Poursuivi par les tueurs du roi Antiochus, Apollonius prend le large: une terrible tempête le laisse nu et seul survivant lorsque le navire s'échoue en Pentapole³⁸. Recueilli par un pêcheur, Apollonius souligne avant tout qu'il n'est pas le misérable que l'on pourrait croire. La pauvreté est donc perçue comme un état indigne pour un être de haute naissance:

Da stód he nacod on þam strande & beheold þa sæ & cwæð. Eala þu sæ neptune. manna bereafigend & unscæððigra beswicend. þu eart wæltreowra þonne antiochus se cyngc. for minum þingum þu geheolde þas wæltreownesse. þæt ic þurh ðe gewurðe wædla & þearfa. & þæt se wæltreowa cyngc me þy eaðe fordón mihte. hwider mæg ic nu faran. hwæs mæg ic biddan. oððe hwa gif þam uncuðan lifes fultum. Mid þi þe he þas þingc wæs sprecende to him silfum. þa færinga geseah he sumne fiscere gán. to þam he beseah & þus sarlice cwæð. Gemiltsa me þu ealda man. sy þæt þu sy. gemiltsa me nacodum forlidenum. næs na of earmlicum birdum geborennum. & ðæs ðe ðu gearo forwite hwam ðu gemiltsige. ic eom apollonius se tirisca ealdorman.

[Alors, il se tint, nu, sur le rivage et dit en regardant la mer: « Oh, Neptune, toi qui emportes les hommes et trompes les innocents, tu es plus cruel que le roi Antiochus! Tu m'as réservé cette douloureuse destinée afin que je devienne pauvre et nécessiteux et que le plus cruel des rois puisse m'anéantir d'autant plus aisément. Où puis-je aller maintenant? Que puis-je demander? Qui viendra en aide à un étranger? » Alors qu'il se disait ces choses, soudainement il aperçut un certain pêcheur qui marchait. Il le regarda et lui dit tristement: « Aie pitié de moi, vieil homme, qui que tu sois. Prends pitié de moi, nu, naufragé, qui ne suis pas de basse naissance. Et afin que tu saches clairement à l'avance de qui tu auras pitié, je suis Apollonius, Prince de Tyr. »]³⁹

³⁵ Ephraim Emerton, éd., *The Letters of Saint Boniface*, New York, Columbia University Press, 1940. Notre traduction.

³⁶ Marie-Françoise Alamichel, « *Beowulf*, poème héroïque vieil-anglais », Ève Feuillebois-Pierunek, *Épopées du monde. Pour un panorama (presque) complet*, Paris, Classiques Garnier, 2011, p. 351-367.

³⁷ Les multiples versions en langues vernaculaires européennes ont toutes pour origine un texte grec du III^e siècle perdu.

³⁸ C'est-à-dire la Pentapole de Libye, dans la partie nord-est de la Cyrénaïque.

³⁹ *The Old English Apollonius of Tyre*, Peter Goolden, éd., Oxford University Press, 1958. Notre traduction.

La poésie élégiaque du livre d'Exeter⁴⁰ (X^e siècle) évoque la condition humaine, pose le problème des grands mystères du monde, de la souffrance et de la mort. La pauvreté ne fait pas partie des peines des êtres humains mentionnées dans ces magnifiques poèmes brefs. Les grands thèmes y sont la perte d'un être cher et les douleurs de l'absence, la mutabilité des choses de la vie et les humeurs changeantes du destin, la question du temps qui passe, l'exil. Deor, ancien poète, a perdu les faveurs de son seigneur et se retrouve abandonné. Il en vient à accuser Dieu, ne comprenant pas pourquoi « eorle monegum are gesceawað / wislicne blæd, sumum weana dæl » (33-34) [à plus d'un comte, il attribue sa faveur et lui assure la prospérité. Mais à d'autres, une part de malheur]⁴¹. Dans cette société qui ne conçoit la vie qu'en termes de communautés, rien n'est plus terrible que de se retrouver seul. Ce qui attriste le narrateur du *Seafarer*, c'est de se retrouver loin de tous : « [...] Ic earmcearig, iscealdne sæ / winter wunade wræccan lastum / winemægum bidroren » (14-16) [pauvre misérable, j'ai tout l'hiver habité la mer au froid glacial sur les routes de l'exil, loin de l'amitié des proches]⁴² bien plus que d'avoir à supporter des conditions de vie dramatiques qui incluent la faim :

Mæg ic be me sylfum soðgied wrecan,
 Siþas secgan, hu ic geswincdagum
 Earfoðhwile oft þrowade.
 Bitre breostceare gebiden hæbbe,
 Gecunnad in ceole cearselda fela,
 Atoll yþa gewealc, þær mec oft bigeat
 Nearo nihtwaco æt nacan stefnan
 Þonne he be clifum cnossað. Calde geþrunge
 Wæron mine fet, forste gebunden
 Caldum clommum, þær þa ceare seofedun
 Hat ymb heortan. Hungor innan slat
 Merewerges mod. (1-12)

[Je peux à mon propos dire un chant véridique, conter mes aventures, comme en des jours pénibles j'ai souffert maintes misères, amer chagrin, connu sur mon esquif l'habitat du malheur, le sinistre roulis des vagues. Là souvent me trouva l'angoissante veille de nuit, à la proue du bateau près de heurter les falaises. Opprimés par le froid, j'avais les pieds entravés par le gel, prisonniers de la glace. Là gémissait ma misère, m'embrasant le cœur. La faim au ventre me déchirait le moral, lassé des flots]⁴³.

De la même façon, le poète du *Wanderer* erre sans répit, en pays étranger, à la recherche d'un abri. Son seigneur est mort, ses amis ont disparu et plus que le froid et que les douleurs physiques, c'est la solitude qui lui est insupportable. Citons aussi *The Wife's Lament* qui exprime, en un déchirant chant d'amour, la plainte d'une exilée, séparée de son amant. C'est à nouveau l'absence de l'autre qui est de très loin le plus grand malheur même si la pauvreté et un environnement hostile accablent également la pauvre femme :

Heht mec mon wunian on wuda bearwe
 Under actreo in þam eorðscræfe.

⁴⁰ Exeter Cathedral Library MS 3501.

⁴¹ G. P. Krapp, E. V. K. Dobbie, eds., *The Exeter Book*, New York, Columbia University Press, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1936. Notre traduction.

⁴² *Ibid.* Traduction d'André Crépin, « L'Appel de la mer », *Écritures* 79, Cahier du Cercle interfacultaire de l'Université de Liège, n°24, 1979, p. 17.

⁴³ *Ibid.*

Ealde is þes eordsele, eal ic eom oflongad;
Sindon dena dimme, duna uphea
Bitre burgtunas brerum beweaxne
Wic wynne leas. Fu loft mec her wraþe begeat
Fromsiþ frean. (...) (27-33)

[L'homme m'a commandé d'habiter en forêt, sous la ramure des chênes, dans cette caverne. Croulante est ma tanière, crispante ma langue, sombre les ravins, abruptes les hauteurs, âpres refuges envahis de ronces, habitat sans bonheur. Bien souvent ai-je ici cruellement ressenti l'éloignement du maître]⁴⁴.

Le *Colloquium* d'Ælfric (c. 955-1020) donne un petit aperçu du monde rural. C'est alors qu'il était maître des novices à l'abbaye du Cernel (Cerne Abbas dans le Dorset) qu'Ælfric imagina ce « dialogue des métiers » entre un maître d'école et ses élèves, conçu pour servir d'exercice de conversation latine. Si ce texte offre aux historiens un tableau inestimable de la vie quotidienne des gens simples de la fin du X^e siècle, on notera qu'aucun des travailleurs manuels présentés ne se plaint d'indigence alors que plusieurs mentionnent la dureté de leurs activités, le froid, le danger que représentent les bêtes sauvages et que le laboureur ajoute que la servitude, la peur de son seigneur sont ce qui lui pèsent le plus :

Eala, leof hlaford, þearle ic deorfe. Ic ga ut on dægræd þywende oxan to felda, ond iugie hie to syl; nys hit swa stearc winter þæt ic durre lutian æt ham for ege hlafordes mines, acgeiukodan oxan, ond gefæstnodon sceare ond cultre mid þære syl, ælce dæg ic sceal erian fulne æcer oþþe mare. [...] Ge leof, micel gedeorf hit is, for þam ic neom freoh.

[Oh, cher seigneur, je travaille dur : je pars à l'aube, mène les bœufs au champ et les attelle à la charrue. Il n'y a pas d'hiver suffisamment rude pour me donner le courage de rester caché à la maison, par peur de mon seigneur ; au contraire, lorsque les bœufs sont attachés, que le soc et le coutre ont été fixés à la charrue, je dois labourer une acre entière, ou plus, chaque jour. [...] En effet, Monsieur, c'est un dur labeur parce que je ne suis pas libre]⁴⁵.

Le chasseur explique même que sa situation est enviable, qu'il donne tout ce qu'il prend au roi et qu'en échange ce dernier « He scryt me wel ond fett ond hwilom sylþ me hors oþþe beah, þæt þe lustlicor cræft minne ic begancge » [il m'habille, me nourrit bien et parfois me donne un cheval ou un anneau afin que je poursuive mon activité avec d'autant plus d'ardeur]⁴⁶. Le pêcheur précise qu'il tire de son activité « Bigleofan ond scrud ond feo » [nourriture, vêtements et argent]⁴⁷, que ses clients sont « ceasterwara. Ic ne mæg dwa fela gefon sw ic mæg gesyllan » [les gens de la ville. Je ne parviens pas à prendre autant de poissons que je pourrais en vendre]⁴⁸.

On ne sera pas étonné de voir que c'est la littérature religieuse qui accorde la plus grande place à la pauvreté même s'il convient de faire remarquer d'emblée qu'il ne s'agit, même là, que d'une question très secondaire. Au sujet de l'Angleterre anglo-saxonne, Jean-Louis Goglin énonce que « l'Église insulaire considère alors la pauvreté comme un témoignage du péché et de la déchéance

⁴⁴ *Ibid.* traduction d'André Crépin, *Poèmes héroïques vieil-anglais*, Paris, Union Générale d'Éditions, collection 10/18, bibliothèque médiévale, 1981, p. 183.

⁴⁵ *Aelfric's Colloquy*, G. N. Garmonsway, éd., Londres : Methuen's Old English Library, 1939. Nouvelle édition : University of Exeter Press, 1991. Traduction : M.-F. Alamichel, J. Bidard, *Des Animaux et des hommes*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1998, p. 66.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 68.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 69.

⁴⁸ *Ibid.*

de l'homme »⁴⁹. Souvenons-nous de Wulfstan et de son « Sermon aux Anglais ». Le but de l'archevêque de York était, en réalité, de dénoncer la tiédeur des chrétiens et autres turpitudes des Anglais : les méfaits et violences des Vikings n'étaient qu'un fléau envoyé par Dieu comme un moyen de rappeler aux hommes la nécessité de se repentir. L'expression *godes irre* [la colère de Dieu] revient sans cesse et Wulfstan, en conclusion, reprend la leçon de Gildas : les malheurs de l'invasion sont dus aux péchés des habitants. Et même lorsque les temps sont meilleurs, les souffrances et la pauvreté sont souvent le lot des êtres humains car :

[...] Ne bið swylc monnes geweald!
 Sumne sceal hungor ahiþan, sumne sceal hreoh fordrifan,
 sumne sceal gar agetan, sumne guð abreotan.
 Sum sceal leomena leas lifes neotan,
 folmum ætfeohthan, sum on feðe lef,
 seonobennum seoc, sar cwanian,
 murnan meotudgesceaft mode gebysgad.
 (*Destiny of Men* 14-20)

[On ne peut pas contrôler sa destinée. La faim s'acharnera sur l'un, la tempête emportera l'autre, l'un sera tué d'une lance, l'autre massacré sur le champ de bataille, l'un devra endurer la vie sans voir la lumière et avancer à l'aveuglette, l'autre, boiteux, les tendons atteints, maudira sa douleur et, plein de rancœur, vouera son destin au malheur !]⁵⁰.

Certains sermons des *Blickling Homilies* (971)⁵¹ ou d'Ælfric viennent, cependant contrecarrer ces propos en se fondant sur le message christique. Dans ses *Catholic Homilies*, Ælfric commente l'évangile ou célèbre le saint du jour. Pour le 28 octobre, fête des apôtres Simon et Jude, Ælfric reprend les paradoxes des Béatitudes. Au général du roi Xerxes, Simon et Jude répondent : « Ne sind we na dearfan, ðorfan ðe we habbað heofenlice welan » [Nous ne sommes pas pauvres car nous avons des richesses célestes]⁵². Et les deux apôtres expliquent alors au général la bonne façon de dépenser son argent :

Ac gif ða wilt þæt þis feoh becume to ðinre sawle ðearfe, todæl hit ðonne ðearfum and wanhalum, wydewum and steop-bearnum, an hafenleasum gafelgyldrum: we soðlice ne behofiað þyssera eorðlicera æhta.

[Mais si tu veux que cet argent soit utile à ton âme, distribue-le aux pauvres et aux malades, aux veuves, aux beaux-enfants et aux tributaires indigents : mais nous n'avons pas besoin de ces biens terrestres]⁵³.

Au 15 août, pour la fête de l'Assomption, Ælfric fait remarquer que l'évangile n'a pas de lien avec la Vierge Marie car on y lit l'épisode de la visite de Jésus à Marthe et Marie. Il explicite alors la distinction établie par le Christ entre l'affairement de Marthe et la « bonne part » de Marie :

⁴⁹ Jean-Louis Goglin, *op. cit.*, p. 45.

⁵⁰ G. P. Krapp, E. V. K. Dobbie, éd., *op. cit.* Notre traduction.

⁵¹ R. Morris, éd., *The Blickling Homilies: With a Translation and Index of Words Together with the Blickling Glosses*, Londres, Oxford University Press, Early English Text Society, os 58, 63, 73, 1967.

⁵² B. Thorpe, éd., *The Homilies of the Anglo-Saxon Church. The First Part, Containing the Sermones Catholici or Homilies of Aelfric*, Londres, the Aelfric Society, 1844-1846, p. 484. Malcolm Godden, éd., *Aelfric's Catholic Homilies: The Second Series*, Londres, New York, Oxford University Press, Early English text Society ss 5, 1979. Peter Clemoes, éd., *Aelfric's Catholic Homilies: The First Series*, Londres, New York, Oxford University Press, Early English text Society ss 17, 1997. Notre traduction.

⁵³ *Ibid.* p. 485. Notre traduction.

On disum wræcfullum life we sceolon earmra manna helpan, se sceolon ða hungrian fedan, nacode scrydan, cuman underfon, hæft lingas ut-alytan, ða ungedwæran gesibbian, untrume gencosian, deade bebyrian. Ðas ðenunga sindon on disum life, þe Martha getacnode. Witodlice on ðam to weardan life, ðe Maria getacnode, ne beoð ðas neoda, ne ðas ðenunga; þær we beoð gefedde, and we ðær nænne ne afedad;

[Dans cette vie d'exilés, nous devons aider les pauvres, nourrir les affamés, vêtir les dénudés, accueillir les étrangers, délivrer les captifs, réconcilier les ennemis, rendre visite aux malades, enterrer les morts. Ces bons offices appartiennent à cette vie, que Marthe représente. Mais dans la vie future, que Marie symbolise, nous serons nourris et nous ne nourrirons personne]⁵⁴.

Les pauvres ne sont donc mentionnés que parce que le Christ se souciait d'eux. Ils restent, dans ces sermons, des êtres sans visage, une classe générale et indéfinie. Et la charité, l'assistance aux pauvres n'est pas, à l'époque, la première préoccupation de l'Église. Les Vies de saints, à l'instar des Vies de Cuthbert ou des abbés de Wearmouth et de Jarrow de Bède ou celle de Wilfrid par Eddius Stephanus (Stephen of Ripon), les poèmes *Guthlac A* et *Guthlac B* se focalisent sur les nombreux miracles occasionnés par ces chrétiens d'exception. « Bède ne formule pas d'interrogation, ni n'exprime de regret sur la pauvreté subie et l'ensemble des pauvres »⁵⁵. L'Église rappelle, toutefois, le devoir impérieux de l'aumône en insistant sur le fait qu'elle est le meilleur moyen de parvenir au Paradis. Mais force est de constater qu'il s'agit bien plus d'une contrainte morale que d'un élan d'amour. D'ailleurs la pénitence tarifée apparaît au VIII^e siècle et se caractérise par une taxation minutieuse des fautes⁵⁶. Les récits hagiographiques, les sermons insistent sur l'importance de la charité et de l'aumône. Bède souligne ainsi, dans son *Historia ecclesiastica gentis anglorum* (731), combien le roi Oswald se souciait des malades et des pauvres. Il relate, par exemple :

Uia tempore quodam, cum die sancto paschae cum praefato episcopo consedisset ad prandium, positusque esset in mensa coram eo discus argenteus regalibus epulis refertus, et iamiamque essent manus ad panem benedicendum missuri, intrasse subito ministrum ipsius, cui suscipiendorum inopum erat cura delegata, et indicasse regi, quia multitudo pauperum undecumque adueniens maxima per plateas sederet, postulans aliquid elimosynae a rege. Qui mox dapes sibimet adpositas deferri pauperibus, sed et discum confringi, atque eisdem minutatim diuidi praecepit.

[Assis à table, dit-on encore, avec ce même évêque, le saint jour de Pâques, et un plat d'argent plein de douceurs devant lui, le serviteur chargé de soulager les pauvres fit tout à coup irruption au moment où, les mains levées, ils allaient bénir le pain. Cet homme dit au roi qu'une grande multitude d'indigents venus de tous côtés s'était rassemblée dans les rues, demandant au roi de leur faire l'aumône. Le roi Oswald donna aussitôt l'ordre de faire porter aux pauvres la nourriture qui se trouvait devant lui, et, en outre que le plat en argent fût découpé en morceaux qu'on distribuerait à chacun d'eux]⁵⁷.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 442.

⁵⁵ Jean-Louis Goglin, *op. cit.*, p. 44.

⁵⁶ Cyril Vogel, *Le Pêcheur et la pénitence au Moyen Âge*, Paris, éditions du Cerf, 1969 [1982, 2007]. McNeill, J. T. and H. M. Gamer, eds., *Medieval Handbooks of Penance: a Translation of the Principal Libri Poenitentiales*, New York, 1938.

⁵⁷ Bède, *Historia ecclesiastica gentis anglorum*, Michael Lapidge, André Crépin, eds., Paris, éditions du Cerf, 2005. Traduction de Philippe Delaveau, *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, Paris, Gallimard, 1995, p. 180.

Bède donne aussi l'exemple de l'évêque Wilfrid qui, pressé par un voisin de dîner chez lui après avoir consacré une église refusa l'invitation. Mais le voisin, et l'abbé de Beverley, finirent par convaincre l'évêque grâce à leur promesse de faire des dons charitables aux pauvres (livre V, chapitre 4). Ælfric demande à chacun de faire un effort stipulant que « se ðe eallunge ða eorðlican gestreon forlætan ne mæg, forlæte hi swa ðeah mid his geðance, swa þæt he ne besette his hiht on ðam ateorigendlicum spedum, ac on ðam Allmihtigan Drihtne, and fremige hafenleasum mid his hæfene »⁵⁸ [Que celui qui ne peut pas entièrement renoncer aux biens terrestres y renonce au moins en pensée afin qu'il ne mette pas son espoir dans les richesses périssables mais dans le Seigneur tout puissant et qu'il fasse du bien aux indigents avec sa fortune].

Quant aux hommes d'Église, il leur était demandé de vivre modestement⁵⁹ et de donner le bon exemple. La grande réforme monastique entreprise dans la seconde moitié du X^e siècle conduisit à la rédaction de la *Regularis concordia*, conciliation de règles monastiques, élaborée par Æthelwold (évêque de Winchester) à l'instigation du roi Edgar en 965⁶⁰. Le document donne les détails très précis des règles à suivre chaque jour de l'année⁶¹. Pour le jeudi saint, il est spécifié que les moines doivent laver les pieds d'un groupe de personnes indigentes, offrir à ces derniers de l'eau pour les mains, les nourrir et que l'abbé doit leur remettre une somme d'argent dont le montant est laissé à sa discrétion. En 1005 et 1006, Ælfric rédigea deux lettres pastorales pour l'archevêque Wulfstan dans lesquelles il détaillait les devoirs des prêtres – devoirs qu'il chercha à ramener le plus près possible du monachisme réformé. On y retrouve ainsi la recommandation de prêter tout particulièrement attention aux pauvres le jeudi saint :

Doþ on þam þunres-dæge, swa-swa ure drihten bebead. Aþwead þearfene fet and him foden doð; srud, gif eow to on-hegige. And eac eow betwynan eowre fet aþwead mid eadmodnyse swa-swa Crist sylf dyde and us swa don het.

[Le Jeudi Saint faites comme notre Seigneur a commandé. Lavez les pieds des pauvres et donnez-leur à manger. Habillez-les, si vous le pouvez. Et lavez-vous aussi mutuellement les pieds avec humilité, comme le Christ lui-même le fit et comme il nous a demandé de le faire]⁶².

En 1976, Jean-Louis Goglin écrivait : « l'absence relative d'élan fraternel dénote [dans le Haut Moyen Âge anglo-saxon] un christianisme encore peu profond »⁶³. En 2003, Eric Stanley chercha à percevoir, par une analyse linguistique, s'il était possible de dénoter des sentiments tels que la pitié ou la compassion chez les personnes de cette époque soucieuses de charité :

Could it mean that because they had no term for it, they had no social conscience?
There is no record in the *OED*, s. v. *social*, that English had the term “social

⁵⁸ B. Thorpe, éd., *The Homilies of the Anglo-Saxon Church. The First Part, Containing the Sermones Catholici or Homilies of Aelfric*, sermon du 5^e dimanche après la Pentecôte, p. 398.

⁵⁹ Le chapitre 8 de la Vie des abbés de Wearmouth et de Jarrow de Bède montre Eosterwine s'adonnant humblement aux travaux quotidiens du monastère. Bède a repris là des passages de la règle de St Benoît. Voir Christopher Grocock, Ian Wood, *The Abbots of Wearmouth and Jarrow*, Oxford University Press, 2013.

⁶⁰ David Knowles, *The Monastic Order in England: a History of its Development from the Times of St Dunstan to the fourth Lateran Council 940-1215*, Cambridge University Press, 2^e éd., 1963.

Thomas Symons, éd., *Regularis Concordia: Monastic Agreement of Monks & Nuns of England*, Londres, Thomas Nelson, 1953.

⁶¹ M. Bradford Bedingfield, *The Dramatic Liturgy of Anglo-Saxon England*, Woodbridge, the Boydell Press, 2002.

⁶² 2^e lettre pastorale d'Ælfric. Bernard Fehr, éd., *Die Hirtenbriefe Aelfrics in Altenenglischer und Lateinischer Fassung*, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1914 ; édition revue et corrigée par Peter Clemoes, Darmstadt, 1966.

⁶³ Jean-Louis Goglin, *op. cit.*, p. 45.

conscience” before the 1880s. Did the speakers of English not have a social conscience till they had a term for it? Surely not: it must go back. Whenever and wherever there is suffering, that suffering calls forth compassion in those who have a social conscience, even if they have no term for it, and it is a recognizable fault in philologists to believe that a concept is lacking when there is no lexical evidence for it in the language under consideration.⁶⁴

Eric Stanley, étudiant ensuite les sources littéraires et actes de la pratique qui relatent des exemples de charité envers les pauvres, conclut alors : « Providing for the poor is close to almsgiving, acts of charity that are often inspired or motivated both by pity for the poor and, as much or more, by hope of eternal reward and by fear of eternal damnation »⁶⁵. La charité, en effet, est alors systématiquement et uniquement présentée du côté du donneur : le pauvre est avant tout un moyen, pour un moins pauvre, de se laver un peu de ses péchés, de s'assurer un châtement plus léger dans l'Au-delà et au moment du Jugement Dernier. Dieu a créé les pauvres et les riches et les premiers ne doivent pas chercher à usurper une place qui n'est pas la leur : chacun a donc un rôle bien défini à respecter dans la société. Les auteurs / sermonnaires qui louent la charité insistent, par conséquent, non pas sur le soulagement des peines endurées par les pauvres mais sur la valeur rédemptrice de l'acte de don. Aleisha Olson souligne cet aspect :

Two anthropological theories explain the ways in which wealth was seen to function within a society, specifically in Anglo-Saxon England: asserting one's identity through the display of wealth, and giving away one's wealth in the expectation of receiving a counter-gift in return. The prevalence of these established value systems in the tenth and eleventh centuries provided a useful framework onto which men and women could apply the biblical and homiletic injunctions to share their excess wealth with the poor, enhancing their own piety and Christian reputations as they did so.⁶⁶

Nous concluons donc avec un extrait d'un sermon du Livre de Vercell (Vercelli Book) qui tout en célébrant l'aumône et la charité oublie le pauvre et ses peines bien terrestres :

Fæsten 7 ælmessylen sceolon æghwylcum cristinum menn ætgædere fyligean, for ðam þæt fæsten ys halig þing ... 7 seo ælmessylen ys gefyllednes 7 fulfremednes eallra goda, 7 heo ys halig þing, 7 heo geycð þa andweardan, 7 heo gewanaþ synna, 7 heo gemænigfult gear, 7 heo geæðelað þæt mod, 7 heo tobræt gemæro, 7 heo aclænsað eallo þing, 7 heo alyst fram deaþe 7 fram witum, 7 heo geþeodeð þone mann þe hy begæð Godes englum, 7 hine ascyreð fram deoflum, 7 heo ys unoferwinnendlic weall ymb þa sawle, 7 heo framadrifð deoflu 7 englas togelaðað on fultum, 7 heo þurhfærð þone heofon, 7 heo forestepð þone syllendan on heofona rices wuldre, 7 heo cnyst heofona rices duru, 7 heo aweccð englas ongean, 7 heo tosomne gecigeð dryhten ælmihtigne on fultum þam þe hie luflice 7 rumodlice dæleð.
(Sermon XX, 35-52)

[Jeûner et pratiquer l'aumône devraient aller de pair pour tous les Chrétiens car jeûner est une sainte activité [...] et la charité est l'accomplissement et la perfection de toute bonne chose. C'est une sainte action qui prolonge le temps présent et atténue les péchés, multiplie les années, élève l'esprit, repousse les limites, purifie tout, délivre de la

⁶⁴ E. G. Stanley, « Did the Anglo-Saxons Have a Social Conscience Like Us? », *Anglia: Zeitschrift für englische Philologie*, 2003, n° 121.2, p. 252.

⁶⁵ *Ibid*, p. 254.

⁶⁶ Aleisha Olson, *Textual Representations of Almsgiving in Late Anglo-Saxon England*, these de doctorat soutenue à l'Université de York en 2010, p. 262.

http://theses.whiterose.ac.uk/1111/1/Textual_Representations_of_Almsgiving_-_Aleisha_Olson.pdf

mort et des tourments, unit celui qui la pratique aux anges de Dieu et l'éloigne des démons. C'est un rempart imprenable qui entoure l'âme, repousse les démons et rassemble les troupes d'anges. Elle fait entrer au Paradis, elle précède le donneur dans la gloire du royaume céleste, frappe à la porte du royaume céleste, réveille les anges et, en même temps, est un moyen de demander l'aide du Seigneur tout puissant pour celui qui avec amour et générosité la (= l'aumône) distribua]⁶⁷.

Conclusion

Notre étude ne fait que renforcer le bilan dressé à son début : les pauvres dans le Haut Moyen Âge, bien que très nombreux, étaient... invisibles ! La pauvreté était une réalité, un fait et il ne venait à l'esprit de personne de s'interroger ou de la regretter. Pire, la contester aurait conduit à remettre Dieu en question car, aux yeux des Anglo-Saxons, la distribution inégale des richesses semblait belle et bien avoir été voulue par le Créateur en personne. La pauvreté comme moyen de se rapprocher du Christ n'était donc pas encore donnée en modèle. On ne la trouvait mentionnée que pour le cas de quelques saints ermites et le laïc riche qui n'oubliait pas de soutenir l'Église par ses dons et legs était, par conséquent, la figure exemplaire. Ce n'est qu'à partir des XII-XIII^e siècles que la vie ascétique fut célébrée, chantée dans les Vies de Saints en particulier : aux côtés des grands noms de François d'Assise, de Dominique de Caleruega, d'Elisabeth de Hongrie ou de Marie d'Oignies on trouve alors facilement la trace de nombre femmes et hommes moins célèbres ayant tous opté pour la pauvreté volontaire : le pauvre devint alors roi sur terre et au Ciel – en théorie du moins.

⁶⁷ L. E. Nicholson, éd., *The Vercelli Book Homilies: Translations from the Anglo-Saxon*, Lanham (MD) 1990. D. G. Scragg, éd., *The Vercelli Homilies and Related Texts*, Londres, Oxford University Press, Early English Text Society os 300, 1992. Notre traduction.